

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LA DEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD

**LES CAMPAGNES d'un ROUE**

PAR  
AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

Le comte de Saint Germain s'appelait de son vrai nom Remy Saponnière ; mais, depuis qu'il s'était retiré du commerce, le négociant avait ajouté au nom bourgeois de Saponnière le nom plus sonore de Blévans ; il signait S. de Bévans. On ne connaissait pas l'origine de ces deux dernières et prétentieuses syllabes.

—C'est une famille qui se perd dans la nuit du madapolam disait sir William en parlant des Blévans.

Les plaisirs improvisés sont quelquefois les plus vifs. Arrangé le matin, le souper de la Madone eut la gaieté fraîche et vermeille d'une journée d'avril. Fernand était assis en face de M. Saponnière de Blévans. Le vin de Champagne pétillait dans les verres ; la conversation allait grand train. Un caprice de la Madone en avait tourné le cours vers les confidences ; bientôt après elle voulut que chacun des convives racontât à son tour l'épisode galant de sa vie qui l'avait le plus ému ou le plus égayé.

M. Saponnière de Blévans racontait beaucoup en écoutant la bizarre série des aveux qui faisaient le tour de la table ; chaque histoire semblait donner une saveur plus exquise au vin du Rhin qu'il buvait à longs traits. Ses yeux se mouillaient en regardant la Madone ; il était dans ces heures où les secrets s'échappent du cœur comme la vapeur d'un vase en ébullition. Son tour de parler vint enfin. Il remplit son verre et le vida d'un air galant.



TÉPAFOU.—Hé là-bas ! ne vous installez pas si bien, mes petits agneaux ; nous avons des droits au Nord-Ouest, nous autres..... Je vous amène la province de Québec qui va vous balayer presto.

—Parbleu ! dit-il, l'émotion et moi nous n'avons jamais été fort intimes ; cependant il m'est arrivé d'avoir peur une nuit que j'étais amoureux ou que du moins je croyais l'être.

—On n'est pas plus spirituel, dit sir William.

M. Saponnière sourit et but à la santé de l'Anglais. Ce premier succès l'encourageait, et, mis en verve, il prit le parti modeste d'être tout à la fois vif, badin et tout pétillant d'esprit.

—Permettez moi, reprit-il d'un air coquet, de parler le langage d'un auteur dramatique.

—La scène représente une petite maison d'Autueil : chambre meublée élégamment, portes latérales, une alcôve au fond, deux bougies, et comme on dit en style de comédie, un petit bureau avec tout ce qu'il faut pour écrire. Deux personnes occupent la scène : un homme, celui que vous

avez devant vous, et une jeune femme. L'héroïne est en peignoir. Je ne vous dirai pas si elle était jolie ; elle me paraissait charmante, et, en pareille matière, on sait que la conviction suffit.

—Il n'est pas de physiologiste de la force de M. Saponnière de Blévans, reprit sir William.

—Palsambleu ! on a vécu ! continua l'orateur. Ici, je dois confesser que j'ai toujours eu un faible pour les peignoirs. Je ne sais pas de vêtement qui ait une apparence plus coquette. Il a quelque chose de provocant et de badin qui pousse à la galanterie ; or, je vous l'ai dit, la belle était en peignoir... un peignoir de mousseline ! On me demandera peut-être comment le personnage qui vous parle pouvait lui tenir compagnie à l'honneur avancée que marquait la pendule... Eh ! morbleu ! on a lu ses mémoires !

—Cela se voit ! répliqua l'imperturbable sir William.

—Les moralistes assurent qu'il est une foule de circonstances où il faut brusquer le décodement. J'avais aimé la belle ; elle m'avait repoussé ; je voulais avoir ma revanche. Un soir donc, deux ou trois louis perdus adroitement dans la main d'une caudriote m'ouvrirent la porte du boudoir de la maison d'Autueil.

Depuis quelques minutes, Fernand, qui buvait à petits coups, l'esprit voyageant du côté de la rue Blanche, avait reposé son verre sur sa table. La tête appuyée sur la main, et penché en avant, il écoutait. Au dernier mot de M. Saponnière, il ne le quitta plus des yeux.

—Il était presque minuit et nous étions seuls, poursuivit M. Remy Saponnière de Blévans, et si bien seuls que je n'avais aucune crainte d'être dérangé. Les hostilités ve-

naient de commencer. J'avais pour moi l'heure, la situation, la situation, une implacable résolution de triompher de tout, et cette ardeur que fait naître l'audace.

—Eh ! eh ! dit la Madone, la situation se dessine !

—Le moment me parut propice pour battre en brèche le cœur de la rebelle, et, sans m'arrêter à un feu de file de reproches et de supplications, je tombai aux genoux de l'infante... Vous savez que c'est votre manière de monter à l'assaut.

—Je gage que huit jours après la malheureuse vous auriez interrompit sir William.

—Huit jours ? vous voulez dire une heure après ! poursuivait la Madone.

M. Saponnière de Blévans lui jeta un regard fascinateur.

—Eh bien non ! s'écria-t-il.

—Comment non ! vous avez échoué, vous ?

—Oui, moi... vous ne le croirez peut-être pas, mais cette bataille, qui me promettait la plus désirée de toutes les victoires, se termina par un échec.

—C'est invraisemblable l'éclat sir William.

—Et c'est vrai ! répondit M. Saponnière.

—Quoi ! un de Blévans batte à minuit ! quand il est seul, face à face avec un ennemi venant de mousseline ?

—Eh ! monsieur, l'étoile n'y fit rien ; il n'y a jamais eu, je le gage, qu'un seul dragon à Autueil, et la fatalité a voulu que j'eusse affaire à lui. La mousseline faisait une cuirasse à ce dragon vêtu d'un peignoir ! Cependant, l'heure des cheveux éparpillés de sonner ; j'avais repoussé l'écaillon des prières, résisté à l'artillerie des larmes ; je voulais vaincre bon gré, mal gré, et j'ai vaincu, palsambleu ! lorsqu'une voix retentit...

—Ah ! diable ! murmura l'un des convives.

—Je croyais que la garnison était gagnée ? dit la Madone.

—La garnison, oui ; mais la fatalité ! répondit gravement sir William.

—Hélas ! continua M. Remy Saponnière de Blévans. J'avais tout prévu, tout combiné, tout arrangé ; le destin ne permit pas que mes savantes combinaisons eussent leur dénouement logique et galant. Déjà l'espoir venait en aide à mes éloquentes lorsque tout à coup la voix d'un jardinier éclata sous la fenêtre, et quelle voix ! non point une voix enrouée comme l'heure et l'humidité l'exigeaient, mais une voix retentissante, sonore, entêtée et toute pleine de notes aiguës. Elle ne se taisait une seconde, cette voix maudite, que pour crier plus haut et plus longtemps un moment après. Bientôt toute la maison fut en l'air.

—O'était, pour employer le style du narrateur, l'heure de la péripétie, dit la Madone.

—Ah ! j'aurais voulu vous voir dans ce moment difficile, ajouta sir William. Vous deviez être superbe... l'œil en feu... le geste fier... le front haut, prêt à tout... Pauvre jardinier !... vous l'avez fait voler par la fenêtre ?

M. Romy Saponnière de Blévans porta un verre de vin de Champagne à la hauteur de ses lèvres et en dégusta lentement la liqueur dorée.

—Pas tout à fait ! reprit-il, la prudence me conseillait la temporisation.

—Quoi ! de tels conseils ont arrêté un homme tel que vous !

—On cognait à la porte et on frappait à la fenêtre ! On faisait rage partout. Que diable, un gentilhomme ne se commet pas contre des rustres ! Je me coulai donc vers un cabinet de toilette, et, bravement, je pris la fuite. Le jardinier criait toujours ; la soubrette, qui avait cueilli mes trois louis, criait plus fort ; jamais concert plus formidable n'ébranla les échos d'une maison ; mais quand la porte s'ouvrit, le loup avait disparu.

—Bravo ! s'écria la Madone ; je vois d'ici maître loup se glissant sous la courette et riant, le sournois, aux dépens du berger ; car, enfin, notre loup n'est pas l'homme, non, n'est pas bête à renoncer à la brebis.

M. Saponnière toussa.

—Et puis ? demanda sir William. Il y a bien certainement un dernier chapitre à ce roman ?

—Ma foi, reprit M. Romy Saponnière de l'air d'un homme qui prend un grand parti, je serai franc jusqu'au bout. J'aurais certainement poussé plus loin cette entreprise, interrompue au plus bel endroit par la sottise intervention d'un bêtif, si toute revanche n'était devenue impossible.

—Impossible est donc un mot français pour vous ? s'écria sir William.

—Ah ! monsieur de Blévans, vous me faites de la peine dit la Madone. —C'est un dénoûment gâté ajouta Auguste.

Fernand n'avait plus la tête appuyée sur sa main. Si quelqu'un des convives eût tourné les yeux vers lui, il eût été épouvanté de l'expression de son visage.

—Eh ! messieurs, attendez ! poursuivait l'orateur en remplissant son verre d'une main treublante.

—Attendez ! reprit la Madone.

—Un Frontin qui portait ma livrée, s'étant rendu par mon ordre à Auteuil, peu de jours après mon aventure, trouva close la petite maison. Il interrogea un voisin, et apprit que l'héroïne avait déserté le champ de bataille.

—Elle était partie ?

—Non, elle était morte.

Fernand se leva, il avait la pâleur du marbre.

—Mon Dieu ! qu'est ce donc ? s'écria la Madone qui l'observait à la dérobée depuis une minute.

Mais, sans répondre, Fernand s'approcha de M. Saponnière, et posant lourdement la main sur l'épaule du narrateur :

—Je vous connais donc enfin ? dit-il d'une voix creuse.

—Quoi ! qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? répondit M. Saponnière, qui fit un effort pour se tenir debout.

—Où vous a dit la vérité, poursuivait Fernand, cette personne que vous aviez insulté, elle était morte ; elle s'appelait madame la comtesse de Maurs, et je suis son fils.

Les quelques mots de Fernand avaient fait passer le frisson de la terreur dans le cercle des convives ; M. Saponnière trembla de tout son corps et retomba sur le fauteuil.

Pareil à une statue, Fernand resta immobile devant lui. Du bout du doigt, il effleura le front de M. Saponnière.

—Je crois, sir William, reprit-il, que vous demandiez un dénoûment à la comédie infâme dont ce misérable nous racontait tout à l'heure les lâchetés. Demain, je tuerai un homme.

—Fernand ! s'écria la Madone.

—Sir William fronça légèrement le sourcil, et saisissant sa voisine par le bras avec un mélange de prière et d'autorité :

—Laissez, dit-il, les hommes ont à causer.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adresses toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 20 Août 1887

M. DESCHENES, INTERVIEWE.

Nous avons reçu, de notre reporter Tépafou Cadet, la lettre suivante :

« Mon cher directeur,

« J'espère que vous allez être rudement content de moi cette semaine, car je vous envoie des révélations on ne peut plus importantes sur M. Deschènes, le célèbre député du comté de Témiscouata, le foudre d'éloquence, et sur la contestation de son élection.

« Vous me direz peut-être — car il faut toujours que vous ergotiez — vous me direz peut-être que les journaux vous ont renseigné là-dessus depuis cent mille ans... Bah ! les journaux ! quelle blague ; il se copient les uns les autres. Tandis que moi, c'est du vrai reportage ; du reportage inédit que je vous envoie !

« D'ailleurs, vous connaissez mes mérites, pas vrai ? Va bene !... Je saute donc par dessus des prolegomènes superflus.

« J'ai eu, hier, l'insigne honneur d'entretenir M. Deschènes pendant quelques instants, et voici, en quelques mots, le résumé de notre conversation :

« Bonjour, M. Deschènes, ça va bien ? et moi aussi... Passez-moi donc une chique... dis-je en commençant ma visite, afin de le mettre tout de suite à son aise.

« Il me donna ce que je lui demandais en s'inclinant profondément, et me regarda avec crainte.

« Rassurez-vous, lui murmurai-je doucement à l'oreille. Vous me prouvez sans doute pour un juge d'instruction ; vous faites erreur. Je suis l'homme impartial, l'homme discret par excellence : je me nomme Tépafou Cadet.

« La figure de l'élu du comté de Témiscouata reprit son air serein habituel.

« Ah ! c'est vous, s'écria-t-il en me serrant sur sa poitrine ; c'est vous, homme généreux... Je vous ai bien longtemps attendu.

« Hein ?

« Je ressentais le besoin de m'épancher dans le sein d'un ami. Ah ! là ious qu'il est le temps où, à l'ombre des érables, j'élevais des moutons, des vaches et des cochons, comme vous, M. Tépafou Cadet ?...

« Excusez-moi, mon cher, mais je n'ai jamais, hélas ! élevé de cochons ; mes moyens ne me l'ont pas encore permis.....

« Je vous demande pardon... Ce que je viens de vous dire est une phrase du beau discours qui a assuré mon triomphe sur M. Pelletier... Je ne puis me le rappeler sans entrer en défaillance.

« Hé ! hé ! pas de béatitudes... Nous n'avons pas de temps à perdre en évanouissements. Laissez de côté vos beaux discours de la Rivière du Loup ; et puisque vous voulez vous confesser, ce qui assurément vous soulagera, contentez-vous de répondre à mes questions.

« Je vous obéirai... Mais, je vous le demande : Là ious qu'il est le temps où, à l'ombre des érables...

« Je n'en sais rien. Nous le chercherons plus tard... Voyons, confessez-vous.....

« Oui, oui, je me confesserai ; mais que dira M. Pascal Taché, mon avocat ? que diront mes amis. Sans doute, ils me blâmeront ; ils diront que je manque de nerfs... Tant pis... Il faut m'épancher ; j'en ai grand besoin...

« Épanchez-vous...

« Ah ! mon cher Tépafou, là ious qu'ils sont les beaux jours où vous les fonds de colonisation, habilement détournés, servaient à mes agents pour corrompre les électeurs ! Là ious qu'il est ce beau jour où vous j'ai été si heureux d'être élu !... A présent, voyez vous, je ne vis plus tranquille : il me semble voir voltiger autour de moi une multitude de juges d'instruction, de Pelletier et de Taché...

« Mais, puisque vous avouez avoir commis des actes de corruption, pourquoi tonniez-vous tant, l'autre jour, contre M. L. P. Taché qui voulait faire renvoyer la contestation ?

« C'est parcequ'il ne faut pas avoir l'air de reculer ; il faut avoir du toupet... Mais vous comprenez bien que, dans le fond, ça m'embête sérieusement : l'enquête va

mettre au grand jour tous les trucs employés par moi et mes agents... je serai un homme perdu, mon bon Tépafou ; un homme bon à pendre. Ah ! que je regrette maintenant ce jour là ious que je me suis fait élire... Imbécile, va ; j'étais si tranquille, avant...

« Consolez-vous, brave M. Deschènes ; vous n'êtes pas le seul dans votre cas... qui sait comment l'enquête tournera... Espérez toujours... Si vos confrères conservateurs étaient à votre place, je crois bien qu'il n'en est pas un qui ne se trouverait dans les entrailles de la terre pour cacher sa honte.

« C'est vrai... mais c'est égal, c'est bien triste... Là ious qu'ils sont ces beaux jours où que j'élevais des moutons, des vaches et des cochons...

« Comme vous semblez attristé, M. Deschènes...

« N'y a-t-il pas de quoi : — Ah ! là ious, là ious qu'ils sont !... adieu, M. Tépafou Cadet, laissez-moi pleurer, et surtout, pas un mot de ma confession à personne.

« Don't care ! Bonsoir...

TÉPAFOU CADET.



CABLEGRAMMES

« M. Chapleau fait toujours des siennes : A la suite d'une discussion assez vive avec le général Boulanger, à qui il voulait persuader que la France ne pouvait exister sans empereur, quelques paroles aigre-douces furent échangées et M. Chapleau provoqua le général en duel.

« Il envoya ses témoins auxquels il avait donné ses instructions :

« Je veux, leur avait-il dit, un duel qui fasse frémir les générations futures : Nous nous placerons à quatre-vingts pas l'un de l'autre ; on chargera les revolvers à beurre et nous tirerons à volonté.

« Tout fut essayé, en vain, pour lui faire comprendre que ce genre de duel n'était pas à la mode en France.

« Les témoins durent se rendre auprès de ceux du général et leur dicter ces conditions.

« Ceux-ci refusèrent ce combat ridicule et conseillèrent aux témoins de M. Chapleau de lui faire prendre une douzaine de grains d'ellébore.

« L'affaire en est restée là... »

CORRESPONDANCE

D.—Je désire acheter un lot de vieux papier pour un usage privé. Veuillez me faire savoir où je puis m'adresser.

R.—Vous ne pourriez certainement mieux vous adresser qu'au bureau de la *Minerve*. Vous y trouverez un papier tout à fait approprié à l'usage que vous en voulez faire.

La *Minerve*, rédigée par une clique de claques-patins, de déloquetés et de marivauds de lettres, cartonne ses colonnes d'une littérature stercoraire, gonflée d'*assa factida*. Cette feuille exhale naturellement une odeur *sui-generis* qui se mariera à merveille avec celle du milieu où vous voulez la placer...

Je vous conseille de n'en conserver aucun échantillon dans vos appartements et d'asperger le lot que vous aurez acheté avec du chloroforme.

D.—Je suis réellement effrayé du nombre de crimes commis et d'accidents arrivés depuis quelques jours. Je n'ose plus sortir, et, chose terrible pour moi, je vais être obligé de faire un voyage en chemin de fer. Je vous prie de m'indiquer un moyen de sauvegarde.

R.—Le plus sûr moyen d'échapper aux mains des assassins ou aux accidents de chemin de fer serait de vous cloîtrer pour le reste de vos jours. Si cette suggestion ne vous sourit pas, et si vous avez à voyager aux États-Unis, je vous conseille de prendre de grandes précautions : Faites vous forger une caisse de fer, de 2 pieds d'épaisseur, assez grande pour pouvoir vous contenir. Cette caisse devra fermer en dedans ; aux huit coins, vous ferez percer un trou d'un diamètre suffisant pour que le canon d'un revolver puisse y trouver passage.

Cela étant fait, entrez dans la boîte avec quelques provisions de bouche ; fermez la porte et endormez-vous.

Il va sans dire que, préalablement, vous aurez chargé un ami d'expédier le colis à sa destination. Une fois embarqué réveille vous et prêtez l'oreille au moindre bruit.

Si quelque filou vient pour ouvrir la *safte*, passez le canon d'un revolver en une des huit ouvertures. Le filou décampara, et plus vite que ça. Si le feu prend au train, vous aurez chaud, certainement, mais vous ne serez pas brûlé vif ; si le train dégringola à l'improviste au fond d'un précipice, vous sentirez une secousse, mais vous ne courez pas le risque d'être écrasé.

UNE CUISSE VOLÉE.

Baptiste Chagot s'avance d'un air piteux et dolent. Quand il est en face des juges, il se met à genoux sur les marches de l'estrade, et reste là, les mains jointes, comme s'il était à l'église.

Le Président.—Relevez-vous. Chagot.—Vous êtes bien bon, monsieur, je suis très bien comme ça.

Le Président.—Vous ne pouvez pas rester ainsi. Je vous dis de vous relever. Maintenant expliquez vous sur le vol commis, à votre préjudice, par Claudon.

Chagot.—Je ne sais pas si c'est ce petit-là qui m'a pris ma cuisse.

Le Président.—Il a été arrêté nanti de l'objet volé, et il a tout avoué ; ainsi vous pouvez parler.

Chagot.—Le chef avait dit comme ça : « Nous aurons du monde tantôt ; il faudrait une cuisse de veau avec la tête ; Baptiste, tu vas t'en aller au marché *Bonsecours*, et tu achèteras cela chez le seigneur. » Pour lors moi, je pars avec mon panier, et, après bien des difficultés que je vous dis pas avec le boucher, je finis par m'arranger de ma cuisse. Il allait me la mettre dans mon panier, quand je lui dis : « Vous devriez bien me la garder un instant que je vas donner un coup de pied pour une tête, chez le tripier en face. — C'est bon, qui ma dit, laissez ça là. » Je pars et j'arrive chez le tripier, où, après bien des difficultés que je vous dis pas, je finis par m'arranger de ma tête. Je m'en reviens tranquillement, avec ma tête sous le bras, pour reprendre ma cuisse ; pas plus de cuisse que sur ma main. Ma cuisse s'était sauvée.

Dites donc, que j'appelle le boucher : — et ma cuisse ?... — Est il bête, ce serin-là, (qu'il me répond le boucher,) avec sa cuisse ! — Mais elle était là, que je lui ai fait, et elle n'y est plus. — Eh bien !

Le Président.—Votre tête de veau ne vous a pas été volée.

Chagot.—Je parle pas de ma tête de veau, je parle de ma tête à moi, de ma vraie tête, que tout ça me l'a fait perdre, et que j'ai erré dans la ville, pendant quatre heures, voir si je retrouverais pas ma cuisse, et que je suis rentré à la nuit tombante, et que les jambes me rentraient dans le ventre, sans cuisse, et la tête dans mon panier.

Claudon est un galopin de quinze ans à peine ; voulant se donner l'air repentant, il fait mille contorsions, pour comprimer l'envie de rire, qui le torture, pendant la déposition du plaignant. Enfin, l'enfant n'y tient plus, et, à peine Chagot a-t-il fini de parler, que Claudon se met à rire à gorge déployée.

Le président, avec sévérité.—Dans votre position, ces rires sont fort inconvenants. Ce n'est pas ainsi que vous mériteriez l'indulgence du tribunal.

Claudon.—Pourquoi est-il si drôle ? Si vous l'aviez regardé comme moi, ben sûr que vous ne pourriez pas vous empêcher de rire aussi.

Le président.—Pourquoi avez vous soustrait un cuissot, au préjudice de cet homme ?

Claudon.—Je ne sais pas, moi ! j'ai vu dans un coin un gros morceau de veau qui avait l'air abandonné, et je m'ai approché, je l'ai touché, on ne m'a rien dit ; j'ai cru que c'était à personne, et je l'ai emporté tranquillement, sans me sauver.

Le président.—Et que voulez-vous en faire ?

Claudon.—J'en sais rien ; je commençais à être tout plein embarrassé, quand on m'a arrêté avec... le soir. Je ne voulais pas le vendre, parceque ça aurait été mal ; je ne pouvais pas le manger à moi tout seul ; je ne pouvais le porter à mon père, il aurait fallu lui dire d'où ça venait ;... j'ai tout dit.

Le père Claudon vient réclamer son fils.

—Je n'ai jamais eu rien de pareil à lui reprocher, dit ce brave homme ; aussi je vous promets de le rosser d'importance pour la première fois, et s'il recommence une seconde, je le tuerai soyez tranquille, vous pouvez le rendre.

Le président.—Je vous engage, au

contraire, à user de douceur envers votre enfant; vous dites que c'est sa première faute; il faut espérer que cette leçon l'empêchera de recommencer.

Le père Claudon.—C'est égal, mon garçon, t'auras ta pile tout de même et soignée...

Le tribunal, attendu que Claudon a moins de seize ans, qu'il a agi sans discernement, et qu'il est réclamé par son père, le renvoie de la plainte sans dépens.

**COUACS**

On jouait, au Théâtre Français, le Roman d'un Jeune homme Pauvre. En voyant entrer le vieux Laroque, une dame s'écria :

— Dieu ! est-il possible de faire jouer un homme de cet âge-là !

On passe le gigot à Taupis, qui dînait pour la première fois dans une maison.

—Je m'en offre une énorme tranche tout de suite, dit-il... afin qu'on ne s'étonne pas de m'en voir reprendre !

Entre Marseillais :

—Vous savez qu'on vient de donner une médaille d'honneur à Marius. En voilà un qui est courageux !

—Savez-vous ce qu'il a fait pour obtenir cette décoration ?

—Je crois qu'il a arrêté un train qui allait écraser une jeune fille...

—Mais non, ce n'est pas cela ! reprend un autre. Voici ce qu'il a fait cet été, la foudre allait tomber sur un clocher, et il a été assez heureux pour l'arrêter en chemin !

—Un loustic avait une jambe de bois. Quelqu'un lui dit :

—Comment se fait-il que vous ayez une jambe de bois ?

—Mon père en avait une, mon grand père aussi ; c'est dans le sang.

Une brave Irlandaise de la campagne fait des signes énergiques au conducteur.

Celui-ci tire le cordon ; le véhicule s'arrête.

—Eh bien, madame, vous ne descendez pas.

—Non, je vais à Hochelaga.

—Pendant vous m'avez fait signe...

—Oui, je vous montrais ce monsieur qui s'en va là-bas : c'est notre propriétaire.

—Un soir Dicky Smith examinait une carte de l'Inde. Il prit un compas, et se mit à mesurer les distances au moyen de l'échelle géographique. Tout autour de la carte se trouvaient des dessins colorés, représentant les différents animaux sauvages et domestiques qu'on trouve dans l'Inde.

Tout-à-coup Dick, au comble de la stupéfaction, laissa tomber le compas.

—Ce n'est pas possible ! ce n'est pas de nature !... Impossible !... absurde !

—Qu'y a-t-il donc !

—Ce qu'il y a ?... Ce qu'il y a ?...

Figurez-vous que les tigres du Bengale ont quatre-vingt-dix lieues de longueur !

Le juge du Recorder :—Accusé, avez-vous déjà été condamné ?

Le prévenu :—Oui, mon président ; j'ai été deux fois condamné... par des médecins.

Le juge :—Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous déjà été poursuivi ?

—Le prévenu :—Oui... par des gamins qui m'ont jeté des pierres.

Le juge :—Vous ne me comprenez pas ? Je vous demande si vous avez été déjà arrêté ?

Le prévenu :—Certainement j'ai été plusieurs fois arrêté... par des embaras de voiture.

Le juge :—Vous avez été aussi arrêté trois fois comme voleur et condamné pour tel ?

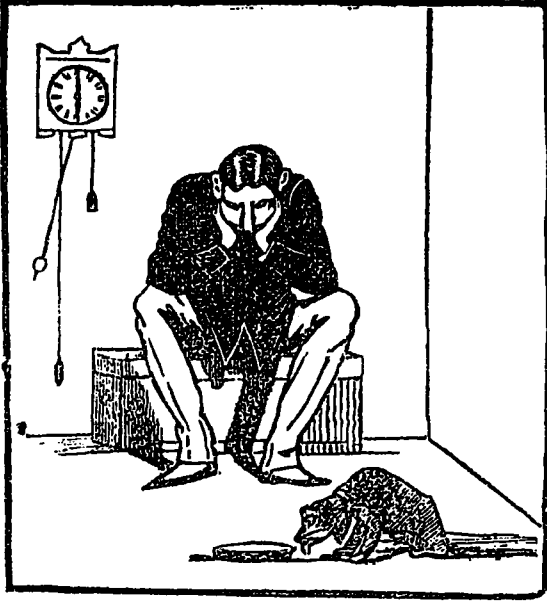
Le prévenu :—Pour tel ? Guillaume Tel ?...vous voyez bien, c'est pas mon nom, j'ai été innocemment condamné pour un autre.

Le tribunal trouvant le coupable trop innocent, le condamne au minimum.

Nota. — Nous avons en magasin un stock de *safes ad hoc* que nous vendons à des prix tout à fait stupides de bon marché. Nous fabriquons aussi sur mesure avec promptitude et à la satisfaction du public.

**Les anxiétés d'un reporter**

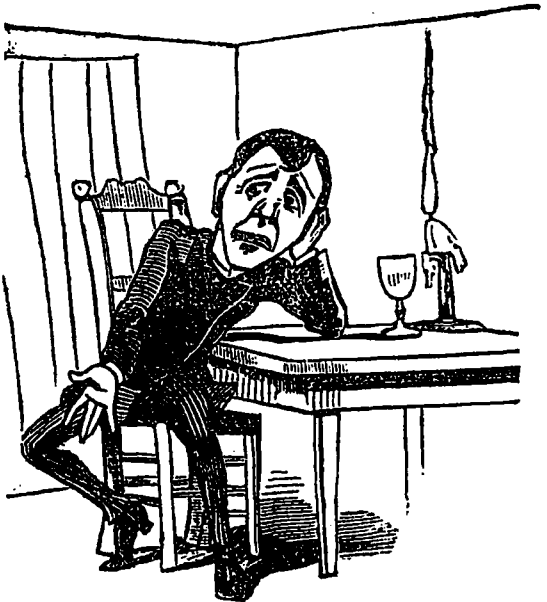
Un reporter ayant dépensé en folies les fonds qu'il avait reçus de son administration, pour faire des voyages de reportage, se trouve très embêté. Il se demande quel diable d'article il pourra présenter à son rédacteur en chef.



Soudain, une idée lumineuse traverse son esprit... Il lâche de la saïr au passage, afin de la coucher sur le papier.



Oui, mais la difficulté est de commencer... l'idée est bien là, mais le plan, n'est pas fait... il faut faire un plan absolument.



Ab ! ça vient... Voilà la première base posée... en core un coup de collier... le plan est fait.



Et maintenant, développons, développons... Ça va bien... ça coule... diable, déjà deux colonnes... c'est bien suffisant... Maintenant, la conclusion.



Ça y est !... C'est égal, voilà un mauvais quart d'heure de passé.

**STYLE EPISTOLAIRE.**

**LE MANUEL DU PARFAIT SECRÉTAIRE.**

Ayant été admis à visiter, en compagnie d'un inspecteur, les écoles et collèges de Montréal, nous avons eu le regret de constater que l'enseignement du style épistolaire est ou ne peut plus négligé. Et cependant, quoi de plus important !

Quand le jeune homme, au sortir de ses classes, se lance dans le tourbillon du monde, que de fois n'a-t-il pas à regretter son impéritie en matière littéraire.

Qu'y a-t-il de plus nécessaire au fils de famille que de savoir tourner une lettre à ses parents, assez bien pour leur persuader qu'ils agiront sagement en lui envoyant quelques centaines de piastres ?

Qu'y a-t-il de plus utile au monsieur qui n'aime pas le travail, que de pouvoir soutirer à l'aide d'une missive habilement rédigée, quelques prêts — à fonds perdus naturellement — à ses amis et connaissances ?

Et l'amoureux ne serait-il pas heureux de connaître une collection de clichés stéréotypés à l'aide desquels il pourrait peindre sa flamme à la blonde qui le fait rêver ?

Ah ! oui !... Eh bien, nous croyons donc combler une immense lacune en donnant dans nos colonnes un certain nombre de modèles de lettres sur les sujets les plus usuels.

Tous ceux qui s'en serviront n'auront assurément, qu'à s'en féliciter.

*Lettre d'un Neveu à son Oncle à l'occasion du Jour de l'An.*

MON CHER ONCLE,

Je profite de ce beau Jour de l'An pour vous souhaiter une bonne santé et vous faire penser à mes étrennes.

Si, par malheur, la mort venait vous séparer de nous dans un avenir prochain ; j'espère que vous ne oublieriez pas sur votre testament.

En attendant cet heureux jour, je vous embrasse tendrement.

Votre Neveu.

*A Suivre*

Quelle est la maladie la plus dangereuse pour une ville assiégée ?

—Ce sont les tranchées.

\*\*\*

En quoi un bijoutier et un changeur diffèrent-ils l'un de l'autre ?

—Le bijoutier a des montres en argent et le changeur a de l'argent en montre.

\*\*\*

Pourquoi ceux qui aiment la liberté évitent-ils de se promener dans une forêt ?

—Parce que c'est un lieu plein de chaînes (chaines).

Deux professeurs de billard avaient engagé un pari insignifiant ; la partie était palpitante d'intérêt. Un coup délicat se présente, il s'agit d'amener les trois billes dans un coin par un six-bandes intelligent.

D... un des spectateurs les plus attentifs, commit l'imprudence de se pencher un peu trop sur sa chaise et reçut un formidable coup de queue sur le nez.

Il poussa un cri horrible ; mais le professeur se retournant :

—Ce n'est rien, fit-il avec bonté, ce n'est rien... J'ai carambolé tout de même.

Consultation chez un dentiste.

—Que pensez-vous de mes dents ?

—Elles sont magnifiques, monsieur.

—Alors, que voulez-vous y faire ?

—Très peu de chose. Il suffira d'en arracher cinq ou six et d'en plomber une douzaine.

Il n'y a pas encore dix ans : un Français de mes amis, descendait dans un petit hôtel de la rue Saint-Laurent. Il avoue l'extrême modestie de sa bourse et demande un logis à l'aventure.

—Monsieur, réplique l'hôtesse, j'ai des chambres à 3 francs, sans punaises. J'en ai d'autres à 2 francs...

—Avec punaises ? demande le voyageur.

—Naturellement, réplique l'hôtesse.

Quelqu'un disait, en parlant d'un vieillard de quatre-vingt-douze ans, qu'il avait une belle vieillesse.

—Oh ! dit Jocrisse qui se trouvait là, qu'est-ce que c'est cela ? Si mon père vivait encore, il aurait cent sept ans passés.

Un Anglais, voyageant dans le comté de Kilkenny, arriva à un endroit où il fallut passer une rivière en bateau. Il entra dedans ; mais, voyant que l'eau était agitée :

—Mon ami, dit-il au batelier, vous est-il jamais arrivé de perdre, par accident, des personnes que vous passiez ?

—Jamais, monsieur, car mon frère s'y est noyé la semaine dernière, et nous l'avons retrouvé le lendemain.

La scène se passe à Toronto, chez un médecin célibataire qui vient de prendre à son service une Irlandaise nouvellement débarquée. Il attend de l'eau chaude pour se raser : L'eau ne vient pas. Furieux il court à la cuisine.

—Eh bien ! et mon eau ?

—Attendez, monsieur.

Et, l'Irlandaise, avec le plus grand sang-froid du monde, enlève la bouillotte de dessus le poêle, la vide, la remplit de nouveau et la remet sur le feu.

—Par Saint Patrick, Bridget, êtes-vous folle ?

—Oh non ! voyez-vous, monsieur, l'autre ne chauffait pas assez vite.

Monologue Irlandais : " Quel dommage de dépenser son pauvre argent à acheter de la viande, qui est moitié os, tandis qu'on pourrait si bien l'employer à acheter du rhum, oh il n'y en a pas ! "

Une marchande des quatre saisons avait deux enfants; les pauvres petits étaient toujours tristes, craintifs et ne jouant jamais.

—Qu'ont donc vos enfants ? demanda un jour une voisine à la mère.

—Nous n'en savons rien, répondit celle-ci qui paraissait allumée par les vapeurs de l'eau-de-vie ; mon mari et moi, nous avons beau les battre tous les jours, nous n'arrivons pas à les rendre gais.

JE GUERIS LES CONVULSIONS ! Love que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils repaaraissent après. J'ai fait de ces maladies, attaques épileptiques ou hystériques, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéri maintenant. Demandez de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infallible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous guérir. Adresser au Dr F. H. G. Root, Succursale, de Young, Toronto.



L'ENFANT VENDU

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proche d'une petite ville de bains...

La première des deux demeures, venant de la station d'eau de Rolleport, était occupée par les Tuvache, qui avaient une fille et trois garçons...

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chaumières...

—Oh! regarde, Henri, ce tas d'enfants! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière!

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui.

—Il faut que je les embrasse! Oh! comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit!

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, et, l'au levant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales...

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle; et, sans s'arrêter aux micoches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

—Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon...

Les empagnards, stupéfaits et sans idée, se répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua: —Nous n'avons pas d'enfant; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderons... voulez-vous!

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda: —Vous voulez vous prendre Charlot? Ah ben non, pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint: Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier.

—Vous voulez que j'vous vendions Charlot? Ah! mais non; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère, ça! Ah! mais non! Ce s'rait une abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête. Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfants dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia:

—Ils ne veulent pas. Mari, ils ne veulent pas! Alors, ils firent une dernière tentative.

—Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole:

—C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réglé... Allez-vous-en, et si que j'vous revolve point par ici. C'est—! permis d'vouloir prendre un enfant comme ça!

Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisait qu'ils étaient deux tout petits, et elle demanda, à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre:

—Mais l'autre petit n'est pas à vous?

Le père Tuvache répondit: —Non, c'est aux voisins, vous pouvez y aller, si vous voulez.

Et il rentra dans sa maison, où retentissait la voix de sa femme.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frotaient parcimonieusement avec un peu de beurre, piqué au couteau dans une assiette entre eux deux.

M. d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce. Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus; mais, quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés.

—Qu'est-ce que tu dis, l'homme?

Il prononça d'un ton sentencieux: —J'dis qu'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

—C'est rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l'notaire?

M. d'Hubières répondit: —Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit: —Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit; ça travaillera dans quéqu'z'ans, c'est tant; i nous faut cent vingt francs.

Mme d'Hubières, trépanant d'impatience, les accorda tout de suite; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maître et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complices. Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin. Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire; et ils étaient fâchés avec leurs voisins

parce que la mère Tuvache les agaçait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénoturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait entre ses bras son Charlot avec ostentation, comme s'il eût compris:

—J'tai pas vendu, mé, j'tai pas vendu, mon p'tiot. J'vends pas m's enfants, mé. J'suis pas riche, mais j'vends pas m's enfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour; chaque jour des allusions grossières étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient:

—J'sais ben que c'était engageant, c'est égal, elle s'a conduite comme une bonne mère.

Où la citait; et Charlot, qui prenait dix-huit ans, élevé avec cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses camarades parce qu'on ne l'avait pas vendu.

Les Vallin vivaient à leur aise, grâce à la pension. La fureur impaisable des Tuvache, restés misérables, venait de là.

Leur fils aîné partit au service. Le second mourut; Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres écroues cadottes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand un matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux blancs. La vieille dame lui dit:

—C'est là, mon enfants, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers; le père infirme soulevait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit:

—Bonjour, papa; bonjour, maman.

Ils se dressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon dans son eau et balbutia:

—C'est i té, m'n enfant? C'est i té, m'n enfant?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, en répétant: —"Bonjour, maman." Tandis que les vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais: —"Te v'là-t-il revenu, Jean?" comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

—Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent tout de suite sortir le feu dans le pays pour le montrer. On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le curé, chez l'instituteur.

Charlot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper, il dit aux vieux:

—Faut-il qu'vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux Vallin?

Sa mère répondit obstinément: —J'voulions point vendre not' enfant.

Le père ne disait rien. Le fils reprit: —C'est-il pas malheureux d'être sacrifié comme ça?

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux: —Vas tu pas nous r'procher d't'avoir gardé?

Et le jeune homme, brutalement: —Oai, j'vous le reproche, que vous n'êtes que des niais. Des parents comme vous ça fait l'malheur des enfants. Qu'vous mériteriez que je vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit, tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répondait la moitié.

—Tuez-vous donc pour élever d's enfants!

—Tenez, j'sens bien que je ferai mieux de n'pas rester ici, parce que j'vous le reprocherais du matin au

soir, et que j'vous ferais une vie d'misère. Ça, voyez-vous, j'vous l'pardonnai jamais!

Les deux vieux se tassaient, atterrés, larmoyants. Il reprit: —Non, c't'idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'aller chercher ma vie aut' part.

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied, et, se tournant vers ses parents, cria: —Manants, va!

Et il disparut dans la nuit.

GRAPILLAGES

Le docteur X... ne se contente pas d'être un détestable praticien.

Il aggrave son cas en faisant des livres aussi indigestes, aussi lourds que pou savants.

—Le diable d'homme! appréciait un bon confrère. Ses consultations disent: tue, et ses livres ussonnent!

Entre boulevardiers:

—Ah! mon cher, vous m'avez fait dîner à côté d'un fauceux raseur. Il m'a fait tout le temps des raisonnements à perte de vue...

—Rien de plus naturel, c'est un médecin oculiste.

Une société contre la pauvreté, obtient du succès.—La grande attraction du 11 juin à la Nouvelle-Orléans a été le 205ème tirage extraordinaire de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.

Une maman à sa fille:

—Eh bien, oui, là, tu te mariera, à ton choix. Mais je voudrais aussi avoir mon grand un peu pour moi ta comprends?

—Qu'est-ce que je comprends?

—Que tu devras me faire bien venir de mon genre, afin que j'aille ta tenir compagnie ce temps ou temps.

—Merci, maman; mais je ne m'en nuicrai pas.

—C'est pour moi que je dis ça.

—Pour toi?

—Tu n'auras pas le cœur de me laisser seule.

Sauve! et papa?

—Justement, seule à être embêtée par ton père tout le temps!

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, de la Bronchite du Catarrhe de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons.

Envoyer par la poste, un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal W. A. NOYES, 149, Power's Block, New-York, N. Y.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants."

—Tenez-vous donc pour élever d's enfants!

—J'aimerais mieux n'être point né que d'être c'que j'suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m'auis dit:—"V'là c'que j'serais maintenant."

Il se leva.

—Tenez, j'sens bien que je ferai mieux de n'pas rester ici, parce que j'vous le reprocherais du matin au

soir, et que j'vous ferais une vie d'misère. Ça, voyez-vous, j'vous l'pardonnai jamais!

ESTO PRIX CAPITAL \$150 000. Incorporée par la Législature en 1868 à des fins d'éducation et de bienfaisance...

Commissionaire. Nous, les soussignés, Propriétaires et Banquiers, paierons tous les tirages gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane...

Attraction sans précédent. Plus d'un million distribué. Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.

Table listing prizes and amounts: 1 GRAND PRIX DE \$150,000, 2 GRANDS PRIX DE \$20,000, etc.

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la "Compagnie" à la Nouvelle-Orléans.

RAPPELEZ-VOUS. Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la "Compagnie" à la Nouvelle-Orléans.

Sans Médecine. Pour savoir le moyen de guérir sans frais la débilité nerveuse, l'impotence, et tous les désordres résultant d'imprudences ou d'excès chez l'homme...